



LA CONVERSION

GEOFFREY

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

C'est l'haleine fraîche de sa mère qu'il respire, comme quand, petit, elle venait le border. Longtemps, il n'a cédé au sommeil qu'à condition de sentir, posée sur sa joue, la paume douce de sa mère, son souffle sur son front. Et près de vingt-cinq ans plus tard, il se sent le redevenir, ce petit garçon aux yeux clos, un vague sourire aux lèvres en cet instant merveilleusement brumeux, le fils unique somnolent, cajolé par sa mère. Mais comme dans la vie le confort ne dure pas, c'est là que la brume évacue un peu son cerveau, et qu'il se met à reprendre conscience. Il mettra encore quelques minutes à émerger tout à fait, cependant, et à se rappeler l'accident. Profitons-en donc, en attendant, pour faire un peu le tour de la situation.

En effet, si l'on veut bien se pencher sur Simon Lambrec, non seulement sur son cas, mais littéralement sur son corps, là, un peu tordu mais surtout bien empêtré dans cette carcasse de métal fumante et fuyante qui fut, jusqu'il y a peu, sa voiture, quelques observations, d'ordre médico-légal, en priorité, s'imposent.

On pourra dire pour résumer que Simon Lambrec a été victime d'un grave accident de la route, dont il devrait sortir miraculeusement indemne, à l'exception notable d'une contusion aux côtes qui le fera probablement souffrir encore quelques semaines, et d'une grosse bosse à l'occiput, que vous pouvez voir en pleine croissance si vous vous penchez un peu, juste là, trace manifeste d'un choc assez brutal qui explique sans doute que Simon Lambrec est actuellement les deux pieds en plein délire. Aussi vous ne bondirez pas de surprise, je pense, en apprenant que sa mère n'est pas là avec nous, et que rien d'autre ne caresse le visage de notre accidenté qu'un petit mauvais vent du novembre creusois, soufflant par le trou dans la glace du côté passager.

Vu la position de la vieille Toyota Yaris Hybride modèle Dynamic cinq portes cent-seize chevaux – une bonne voiture, sans doute, quand elle n'est pas vautrée les quatre pneus en l'air dans un fossé comme maintenant – on arrive assez vite à une conclusion en forme de tonneau. Quant à savoir ce qui a pu le causer, ce tonneau, de bons yeux trouveront sur ce qui reste des pneus droits, avant et arrière, ces traces de laceration, ces trous, voire

ça et là ces clous encore plantés dans le caoutchouc. Sabotage, alors ? Il semblerait, oui : qui remontera les traces de freinage, sans se blesser avec le verre sur le bitume, pourra constater la présence, à une grosse centaine de mètres d'ici, de ce qui a tout l'air de plusieurs rangées de petites herbes artisanales grossièrement assemblées, et disposées, mi-cachées par les grandes herbes négligées, sur le bord droit de cette départementale sinistre.

Qui les y a posées ? Patience, nous finirons par y arriver.

En attendant de voir si Simon Lambrec va parvenir à s'en sortir, il reste à comprendre dans l'immédiat ce qu'il est allé faire au fin fond du pays creusois. Si l'on y tenait vraiment, on pourrait toujours essayer de se glisser par la fenêtre de la portière côté passager. En se tortillant suffisamment, on parviendrait, j'imagine, au bout d'un temps à se glisser malaisément dans l'accordéon de tôle en quoi consiste à présent l'habitable. Il faudrait alors farfouiller dans la boîte à gants pour en extraire l'épais dossier d'investigations que Simon Lambrec, en journaliste scrupuleux, a commencé à monter voilà maintenant bien des années. Cela pourrait nous éclairer, c'est vrai. J'y ai songé, mais comme je ne voulais pas vous l'imposer à vous, et que quant à moi, je connais déjà le dossier, et même que j'en sais plus, faites-moi donc confiance, ce sera aussi simple.

Si vous l'aviez sous les yeux, vous liriez, écrits en capitales rouges sur la couverture, ces mots mystérieux qui font pour nous un bon point de départ : les Derniers visionnaires de saint Jean. Voyez-vous, Simon Lambrec a ceci de commun avec bon nombre de ses semblables humains qu'il a une relation compliquée avec sa mère, ce qui serait franchement assez peu original, sans les Derniers visionnaires de saint Jean. Il y aurait de nombreuses, d'innombrables manières de tenter de les définir, mais, en ce qui concerne Simon Lambrec, et donc nous par extension, les Derniers visionnaires de saint Jean, c'est avant tout la secte de fous qui lui a volé sa mère.

Car Tiphaine Lambrec, n'est pas morte, mais pour lui tout comme, et ça ne date pas d'aujourd'hui. Il l'a perdue à huit ans.

Perdue, au sens presque propre d'égarer : elle est sortie l'après-midi, il l'a cherchée, tous l'ont cherchée, jamais trouvée ; un choc d'autant plus rude qu'il vient alors de perdre son grand-père maternel. Plus exactement, celui-là, il n'a cessé de le perdre depuis des années que la démence le travaillait. Disons que ce matin-là de mai, quand l'aide-soignante n'a pas réveillé le vieil homme, une perte plus irrévocable a fini par chasser l'autre. Le grand-père est mort, discrètement, à l'insu de tous, dans la solitude moite d'une nuit calme et étoilée de canicule. La déshydratation, ont dit les docteurs, ne pardonne pas par trente-trois degrés la nuit à quatre-vingts ans.

Mais même avant Simon a remarqué, à mesure que croît, que s'alourdit la chaleur à l'approche de l'été, le silence de sa mère. Son rire, qui résonnait en éclatant dans la maison, s'est peu à peu estompé, étouffé de moiteur et de souci. Jamais cette gaieté n'a reparu si spontanée : la mort du grand-père l'a évacuée, remplacée par un abattement silencieux et humide. Tiphaine s'apâlit, s'amaigrit, se dessèche, tout s'enchaîne comme si le destin, préparant depuis longtemps son mauvais coup, pouvait enfin se déchaîner sur les Lambrec. De cet été, Simon garde encore, quelque part dans sa mémoire traumatisée, l'image de sa mère squelettique, flottant dans ses tabliers de peinture, recroquevillée sur le sofa, la tête dans les mains, comme voulant se fondre dans le canapé, s'y absorber. Il l'avait surprise ainsi, avait pensé s'approcher de la petite silhouette tremblante, s'était figé en l'entendant respirer, étranglée de sanglots. Sans bruit, tout rouge, il était sorti, à reculons. Des années durant, Simon, sorti de l'enfance, s'en est voulu. Aujourd'hui encore, il évite de repenser à ce jour-là. Peut-être que s'il avait dit quelque chose, s'il l'avait réconfortée. Peut-être. Ce regret, qui l'a rongé de longues insomnies durant, j'imagine qu'il a été confié à bien des psychologues depuis, et s'est toujours vu opposer les mêmes arguments, tous pareillement impuissants : Simon était toujours trop jeune, trop ignorant, et toujours, à terme, trop innocent, selon lui.

Ce jour-là, il n'a donc rien dit, et n'en a jamais parlé à son père non plus, qui d'ailleurs ne dit jamais grand-chose lui-même. Très tôt après la crémation, Simon a senti qu'en l'absence du rire de

sa mère, il ne régnait plus dans la famille qu'un froid de plus en plus dense et gourd. Rien à voir pour autant avec l'obsession toute neuve que Tiphaine a développée pour la climatisation ; au contraire, grâce au système dernier cri qu'elle a imposé à tout le monde, elle ne laisse planer dans la maison qu'une atmosphère soigneusement tempérée, savamment calculée, au Celsius près, pour atteindre et se maintenir vers la vingtaine de degrés idéale à la constitution humaine. Elle dit qu'elle n'arrive pas à dormir, sinon. Non, quoiqu'il fasse froid dans la maison relativement à la fournaise extérieure, c'est bien la froideur de l'ambiance qui la rend invivable.

Son père, de fait, n'est pas un fin psychologue, ne l'a jamais été : son amour se traduit, en silence, par de nombreux petits gestes banals, qui finissent, en s'entrelaçant quotidiennement, par en trahir la présence. Mais, sitôt que la conversation touche à de l'intime, du psychologique, du pathos comme il dit, il est toujours très embarrassé. Tiphaine en fait l'épreuve, et Simon, de son côté, découvre que, même depuis sa chambre, il les entend très bien se disputer. Ces disputes, souvent sonores et toujours pires, séparent d'épaisses tranches de mutisme chaque fois plus pesant. Tous les jours Tiphaine s'engouffre dans l'enfer post-méridien, une demi-heure, puis une heure, puis plusieurs, sans un mot. Quand elle rentre, la mine sombre, elle va, en courant presque, s'enfermer dans l'atelier, pour n'en sortir que quand Simon la prévient qu'il faut manger. Il toque à la porte, et reste là jusqu'au dé clic du verrou, jusqu'à ce qu'apparaisse, découpée dans le contrejour, la haute silhouette maternelle, nerveuse dans ses vêtements toujours plus vastes. Un soir, il s'en souvient nébuleusement, il a attendu longtemps ce dé clic. Comme il ne venait toujours pas, il a regardé par la serrure, collé son oreille à la porte, et, rien vu rien entendu, a fini par y tambouriner, en sanglots, terrifié. Son père n'est pas venu. Enfin sa mère a ouvert, hagarde, une lueur un peu dure dans les yeux. Une odeur bizarre, de maladie, de transpiration, de peur, flottait dans la pièce, par-dessus celle de cigarettes qu'elle s'est remise à fumer. Elle l'a regardé, n'a rien dit. Elle est allée manger à reculons. À partir de là, Simon a senti le malaise s'insinuer, s'épaissir entre sa mère et lui aussi. Il a mis des années, et ça n'est toujours pas

vraiment rentré, à reconnaître que c'est elle qui s'est éteinte, qu'elle s'est refroidie.

Comment cette mère aimante a-t-elle bien pu laisser son fils, et se laisser avoir ? Ce qui s'est passé n'a rien d'ésotérique, ni de bien mystérieux d'ailleurs, pour peu qu'on ait, comme moi, la clairvoyance nécessaire pour sonder les cœurs sans les ouvrir. Il est vrai, par contre, que cela touche à la foi.

Il suffit, pour comprendre, de savoir certaines choses dont bien sûr ni Simon, ni sa famille, et dans une certaine mesure sa mère elle-même, n'avait clairement et distinctement connaissance.

Simon, par exemple, ne pouvait pas savoir que, si sa mère ne lui disait plus rien, c'était pour ne pas crier, c'était qu'à chaque fois qu'elle le voyait, elle avait devant elle le portrait trop vivant de son propre père et que tout ce qu'elle craignait alors, c'était l'instant fatidique, qu'elle savait inévitable, où ce jeune double, plein de santé, mourrait comme son original, de chaud, de soif dans l'agonie d'une nuit d'été. Non, pas seulement un instant qu'elle savait inévitable, plutôt : qu'elle sentait irrésistiblement proche, beaucoup plus qu'elle n'aurait pu le prévoir, beaucoup trop pour qu'elle puisse y faire quoi que ce soit ; cet instant qu'elle, réduite à l'impuissance, sentait s'annoncer dans le triomphe global, tout autour d'elle et dans le monde entier, de la mort, cet instant qu'elle sentait en elle, avec une étrange conviction froide qui la saisissait aux tripes et les lui retournait quand elle y pensait, cet instant où son fils et tous les autres fils avec lui mourraient partout sur Terre.

Simon ne pouvait pas savoir, comme nous le savons, que, quand elle y pensait, elle sentait sa gorge se refermer aussitôt, une sorte de réflexe, de blocage bizarre, un pli qu'elle avait pris pour rester parfaitement silencieuse, calme en surface : ne pas respirer, ne pas lâcher les cris, les sanglots qu'elle sentait peser en elle, comme une pierre sur son estomac, à mesure qu'ils s'agglutinaient dans sa poitrine.

De fait, dans l'esprit de Tiphaine, Simon ne devait surtout pas savoir que, si elle passait son temps dehors ou dans son atelier, c'était que, quand elle sentait que même la gorge nouée elle ne parviendrait pas à garder la face, elle ne voulait pas qu'il la voie éclater. Il ne pouvait pas savoir qu'elle passait son temps à se demander comment le protéger, il devait ignorer que même la climatisation n'était qu'une pauvre tentative ridicule, et maniaque, et désespérée de soustraire son fils à cette chaleur qui lui avait pris son père en pleine nuit. Simon ne devait jamais comprendre que, si elle ne pouvait pas effectivement pas dormir sans climatisation, c'est qu'elle voulait être sûre qu'une brise rafraîchissait un peu les joues de son petit.

Ni Simon, trop jeune, ni son père, obtus, ne pouvaient concevoir cette sensation qu'elle avait d'être à chaque instant plus prisonnière du monde, cette oppression qui la faisait suffoquer de panique à cause de ce même monde qui, ironiquement, lui permettait de respirer. Ce petit qui courait partout, comment pouvait-il saisir ce que c'est que d'étouffer, d'avoir la sensation de se noyer dans l'air ? Alors, quand ça la prenait, et qu'elle n'en pouvait plus, elle le prenait, l'air, elle partait en promenade, en errance, en essayant de ne pas délirer trop fort. Suivons-la. L'air est lourd, dehors, elle sue, bientôt, elle est toute collante. Le soleil cogne sur la ville, il la détruit, fait fondre l'asphalte, chauffe les toits, vide les places, dessèche les jardins, les pelouses, et les vieux. Et tout autour d'elle, qui marche seule, là, c'est le silence et le vide d'une ville fantôme qui la saisit, et lui renoue la gorge. Est-ce comme cela que son père a étouffé dans la moiteur ? Voyez, elle tousse, on ne sait pas vraiment si c'est l'émotion ou les vapeurs de goudron, mais elle tousse et titube dans la clarté sans ombre, sans perspective de sa ville morte. Elle se sent seule, abandonnée, là, comme une conne dans ces rues vides, où chaque geste, chaque pas qu'elle fait semble si petit, si ridiculement disproportionné dans la clarté cruelle du grand jour. Elle aimerait crier, dans son désert, mais rien ne sort de sa gorge, comme s'il n'y avait plus d'air où le son puisse porter. Elle aimerait appeler son père, s'en prendre à lui. Pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonnée, on connaît. Mais ah, tiens, elle ne s'écroule pas tout à fait, elle s'efforce quand même de reprendre pied, de

reprendre son souffle. Elle se relève. Pas mal. Elle persiste. Quitte à être essoufflée, elle se met à courir, elle bat retraite et revient chez elle. En poussant le portillon, elle voit que les murs de la maison sont parcourus de fissures, autant de rides sur la façade burinée par l'éclat et le feu de l'été.

Chaque fois qu'elle rentre, elle voit ces marques et se demande quand est-ce que tout va finir par s'écrouler. Chaque fois, elle presse le pas et va s'enfermer peindre dans son petit atelier. Elle sort ses toiles et s'efforce d'y retenir, d'y fixer quelques-uns des souvenirs qui lui restent de son enfance, elle peint son père, tel qu'il reste, jeune et vif, dans sa mémoire. Elle le peint dans l'idée que, dans le sillage du pinceau, un peu de substance, un peu de vie puisse, par un mystère d'alchimie acrylique, passer de l'image au monde réel, et que son père ressuscite. Charmant projet, original. Elle y passe du temps. Mais à défaut de faire revivre le passé, elle espère au moins sauver quelque chose du présent, n'en serait-ce qu'une apparence approximative, ce serait toujours ça de pris, de gardé, au moins une trace, qui puisse lui survivre, elle, persister. Elle s'efforce d'ignorer la petite voix du doute, qui lui susurre à l'oreille « Mais où crois-tu qu'elle puisse persister, si le monde entier brûle ? » Alors, parfois, elle peint aussi pour s'inventer une échappée ouverte sur un idéal où Simon et elle pourraient fuir, une sortie de secours vers un monde qui ne serait pas en train de s'affaisser. Souvent elle pense qu'il y a erreur, qu'elle n'est pas dans le bon monde, et surtout, Simon. Si elle pouvait, elle créerait un petit univers rien qu'à lui, un abri pour le sauver. Mais elle ne peut pas.

Il doit ignorer que, si elle est si sombre, c'est qu'elle échoue, qu'elle le comprend peu à peu, tout comme elle réalise lentement qu'il n'y a pas moyen de réussir, pas dans ce monde. Elle comprend qu'il est inutile de s'affoler, de courir partout, de crier à tue-tête, de militer, de voter, de demander aux IA, à la cryogénie, aux nanotechnologies. Elle est arrivée à la conclusion que tout cela n'est qu'un palliatif. Personne n'y peut rien : contre la chaleur pas plus que contre la mort. Contre les vagues, les submersions d'îles, des côtes, des villes, de tout, la grande submersion. Il n'y a aucun espoir, aucun moyen de tricher avec la fin, pas de

chemin, même exigü, pour s'en sortir. Au fil de l'été, elle-même se laisse lentement submerger, couler. Elle ne peint plus : elle a compris. La peinture n'ouvre pas d'autre monde, toute perspective n'est qu'un trompe-l'œil. Elle se met alors à rêver d'un autre monde, pas ailleurs, mais après. C'est là qu'elle trouve Maud. Car Maud, elle, l'a trouvée depuis longtemps.

Elle l'a rencontrée dans la petite église désaffectée du quartier, où Tiphaine s'est réfugiée pour échapper au soleil. La petite femme circule parmi les corps effondrés des squatteurs, des clochards accablés qui n'ont trouvé d'abri que sous les ogives désertées. Elle se penche sur eux, gourde en main, les fait boire, leur mouille le visage, leur murmure quelques mots à l'oreille, bref elle joue très bien le rôle qu'elle s'est composé, ce personnage qui tire sa substance un peu lourde d'un mélange grossier mais efficace de mère Thérèse, l'abbé Pierre et une infirmière de la Grande Guerre. Tiphaine la prend pour une de ces grenouilles de bénitier qui hantent communément les nefs et les couches des prêtres. La petite femme s'approche, se présente, lui demande si tout va bien, et, lui tendant un verre d'eau charitable, lui dit de venir, vous allez vous asseoir une seconde à ma table. Tiphaine hésite, pense à Simon, il faudrait rentrer ; mais quelque chose la retient dans l'église. N'allez pas vous méprendre, il n'y a pas de voix mystérieuse, ou de souffle secret ; simplement, elle n'a pas envie de rentrer. Alors elle s'assoit. Maud et elle discutent, elles se racontent tranquillement leurs vies. Quand Tiphaine voit l'heure, elle se lève, mais juste assez lentement pour donner à Maud le temps de glisser la suggestion de se revoir demain après-midi : nos pauvres amis, soupire-t-elle presque, auront toujours besoin de mes petites attentions.

Les deux femmes se revoient le lendemain, donc, et la discussion tombe presque naturellement sur des questions religieuses – sur quoi d'autre, vu le cadre ? Tiphaine est athée, et dès qu'on parle de religion, c'est curieux comme elle est gênée, c'est comme une digue qui se lève aussitôt dans son esprit. Elle se sent ridicule de lâcher à voix haute de grands mots aussi larges, aussi vastes et vides, ou pleins de métaphysique, comme âme, ou espérance, ou paradis. Au début, elle se sent niaise même d'y penser seulement.

Maud le comprend vite, et en parasite intelligent, s'adapte : au lieu de lui faire un exposé de théologie, elle change Dieu en béquille, qu'elle tend à Tiphaine pour la relever et la remettre en marche, une sorte d'ami imaginaire pouvant un peu rompre sa solitude de Tiphaine. On a beau se gausser, le fait est que ça marche assez, comme un baume, une crème apaisante qui pénètre en profondeur sous sa peau et laisse irradier la chaleur de son principe actif dans tout le corps. Cette idée de Dieu, il faut bien avouer qu'elle est quand même assez pratique. Tiphaine se dit que, peut-être, ce n'est pas à elle de tout gérer, qu'elle peut déléguer, que Lui s'en charge. Peut-être même que, vu la façon dont les humains gèrent le monde, il vaut mieux le remettre dans les mains d'un être un peu moins incapable. Pour la première fois depuis des semaines, elle sent jour après jour la pression s'alléger un peu plus, et même, à terme, elle se détend. Le monde, qui semblait se recroqueviller sur sa famille, se resserrer sur elle en l'étouffant comme un vieux sac plastique, soudain s'ouvre à des dimensions qu'elle ne lui a jamais connues. L'éternité lui fait du bien, lui donne à espérer, lui suggère qu'il y a des façons d'être bien différentes de celles du monde sensible, qui le transcendent, comme dit Maud, bref que même si le nouveau climat fait disparaître ce monde dans le feu, cela ne signera pas la victoire finale de la mort. Bientôt, elle se laisse aller tout à fait, et sent alors, à ses courbatures, comme elle s'est raidie, pétrifiée pour ne pas craquer. Au bout de quelques jours, quand elle rentre chez elle, peu à peu, elle supporte de poser les yeux sur son fils, et parvient même à le faire en pensant à autre chose qu'à la mort à laquelle il est promis. On prend le progrès qu'on peut. Elle revoit la beauté de son petit garçon, bien vivant, là, sous ses yeux, la beauté particulière qui s'attache aux choses précaires. Même, elle a une drôle d'impression d'appartenir, solidairement, intimement, au monde, pour lequel elle se passionne à présent, passant ses après-midis à le photographier pour le peindre le soir. Elle se sent à nouveau capable de s'attacher aux choses, à son fils, à présent qu'elle peut, par la prière, le remettre entre les mains de son Dieu tout neuf dans l'espoir qu'il soit sauvé. Tout cela va bien vite, n'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde a pensé autour d'elle, d'aucuns y voyant le signe d'une vocation manifeste, la réponse à un appel. En réalité, je ne crois pas qu'il y ait eu d'appel

mais seulement l'effet d'une loi parfaitement naturelle qui veut que tout objet instable tende à la stabilité.

Elle se confie à Maud, ne pouvant en parler à son mari que, même joyeuse, elle semble exaspérer. Maud lui explique que la plupart des gens se mettent des œillères, refusent de se poser les bonnes questions, les importantes. Par une relecture audacieuse du livre de Daniel (dont on doute d'ailleurs qu'elle l'ait jamais lu), elle avance que la période qu'elles vivent, le changement climatique, est apocalyptique, une fin du monde qui permet enfin de voir de quoi les gens sont faits. Et la plupart, regrette-t-elle, n'ont pas l'étoffe de se confronter aux grandes questions. Tiphaine voit bien que Maud est, par certains aspects, une sale conne. Mais sa compagnie lui fait étrangement plaisir, à défaut de mieux. Alors, gênée, elle tolère. Souvent, elles prient ensemble sur les dalles froides de la petite église, Maud l'accompagne sur le retour, Tiphaine l'invite chez elle, accepte le cadeau qu'elle lui fait de son collier. Et de dispute en dispute, elle se fatigue de son couple, de sa vie. Simon la peine, son rejet de Maud, sa jalousie la désolent. Elle pense à partir, d'abord comme un possible, une virtualité. Et puis elle se demande où elle irait. Alors Maud lui parle d'une communauté, comme ça, en passant, les Derniers visionnaires de Saint Jean. Tiphaine se méfie, se dit que c'est une secte, mais dès le départ au fond, elle s'en moque. Au moins il y aura d'autres personnes à qui parler que Maud. Elle se dit qu'au pire elle repartira. Elle a besoin de prendre du temps, à part, comme une retraite spirituelle. Alors elle part.

Voilà, en gros, le dossier, et voilà ce que nous faisons là, au bord de cette route départementale creusoise, par ce froid : car cette étrangère qu'est devenue sa mère, vous aurez compris que Simon a fini par la retrouver.

Pardon c'est un peu long, mais je vous propose qu'on fasse une pause, au moins le temps de voir ce que font autour de la Toyota toutes ces personnes encagoulées, et pourquoi elles ont amené autant de torches et d'essence.

Ces pages sont l'esquisse d'un début de roman, racontant comment Simon Lambrec, parti chercher sa mère dans la secte où elle s'est enfuie voilà des années, devient bien malgré lui le prophète de cette secte, et l'annonceur de l'apocalypse climatique.

MAQUETTE ET MISE EN PAGES © MARIE PINHAS POUR ICOM-IPSI, 2024

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE
LA CONVERSION • GEOFFREY